

The background of the entire page is a photograph of a stage. A large, vibrant red curtain hangs across the top and sides. In the foreground, a wooden stage floor is visible, with a single black microphone on a stand positioned in the lower center. The lighting is dramatic, with the red of the curtain being the dominant color.

# 13 FILLES EN SCÈNE

RECUEIL DE NOUVELLES

Les 13 Filles

13 filles en scène

© Les 13 Filles, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2445-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Préface de Jean-Paul Alègre

Treize à la page !

Lorsque l'on me demande pourquoi j'ai souhaité consacrer ma carrière au spectacle vivant je réponds toujours : « parce que c'est un lieu où l'on ne peut pas faire l'économie de l'autre ! »

Dans une époque où tout nous incite justement à pratiquer cette économie, où le repli sur soi-même racornit les confrontations et leurs enthousiasmes comme leurs divergences, vous tenez entre les mains un livre épatant !

Car ces treize filles, loin de se replier sur elles-mêmes, ont choisi intelligemment de ne pas faire l'économie de leurs singularités, de leurs talents, et de les regrouper autour du thème du théâtre, du cinéma, du spectacle...

Quelle bonne idée !

Et vous constaterez vite que, si chacune a sa musique bien à elle, son style, son univers, sa tessiture, l'ensemble est finalement d'une logique implacable.

Tous ces textes se complètent, se pénètrent, se défient, s'enrichissent de leurs différences...

Et pour nous, lecteurs, quel voyage !

Pensez-donc, sous la même couverture, nous découvrons le chemin improbable d'un texte de Marivaux, nous comparons la scène du crime à celle du théâtre, nous suivons une enquête peu orthodoxe dans l'univers du théâtre traditionnel japonais, nous observons des fauteuils rouges qui emportent le temps, nous découvrons une Agnès dans un étrange contexte, nous savourons une variation poétique où le rideau qui se ferme est celui des paupières, nous observons un enfant différent qui veut s'occuper des fleurs, nous galopons dans une suite dialoguée dans laquelle on se demande si « la violence n'est pas une fatalité », nous vivons une nuit des césars hallucinante, dans tous les sens du terme, nous participons à un concert où le spectacle n'est pas exactement là où il se situe habituellement, nous nous demandons quel est le monstre qui nourrit une vedette de cinéma, nous nous demandons aussi si on peut en vouloir à quelqu'un qui est mort, nous nous glissons dans une audition où il reste... treize candidates... tiens, tiens !

Qui dit mieux ?

Et l'on nous dit parfois, que, dans notre pays, il n'y a pas d'autrices ?

Voilà une magnifique réponse.

Dans ce festival de la forme courte, qui est à la littérature ce que le sprint est à l'athlétisme, voici treize athlètes de haut niveau.

Je tiens ici à les remercier chaleureusement pour leur investissement, pour l'acte de belle solidarité qu'elles pratiquent en rassemblant leurs mots, leurs phrases, leurs doutes, leurs certitudes, leurs espoirs, leurs nostalgies, dans ces pages.

Je vous laisse avec elles.

Pour une fois nous ne frapperons pas les trois coups traditionnels, mais l'antique brigadier frappera treize fois sur les planches de l'imaginaire...

Une vieille croyance veut que l'on évite, particulièrement dans les repas au cours desquels on fête un moment heureux, de se retrouver treize à table.

Eh bien, moi, pour déguster cette fête de la lecture qui vous attend, je vous dis que nous avons beaucoup de chance qu'elles aient choisi d'être treize à la page !

Jean-Paul Alègre

*Ancien président des Écrivains Associés du Théâtre*

*Ancien président de la commission Théâtre de la SACD*

Les 13 filles remercient chaleureusement Jean-Paul Alègre, parrain de leur deuxième recueil.

Jean-Paul Alègre est un acteur incontournable de la vie théâtrale française. Mais c'est sa gentillesse et sa générosité que nous voulons souligner ici. Et comment ne pas rappeler la richesse et l'universalité de son œuvre ? Jean-Paul Alègre est l'un des auteurs dramatiques français vivants le plus joué en France. Ses pièces ont été traduites dans une vingtaine de langues et sont représentées dans une trentaine de pays. Il est l'un des rares auteurs français vivants à être au programme du cours de littérature théâtrale de l'université Harvard. Il a beaucoup écrit pour la jeunesse et contribué à de nombreux projets en collaboration avec d'autres auteurs. Il a également traduit et adapté plusieurs pièces du grand dramaturge américain Israël Horowitz. Il a reçu en 2003 le prix de Lyon des auteurs de théâtre pour *Lettres croisées*, le prix Émile-Augier pour *Agnès Belladone* en 2004, décerné par l'Académie française. Sa pièce *Moi, Ota, rivière d'Hiroshima* remporte en 2017 le Prix ado du théâtre contemporain.

Merci Monsieur Alègre.

**Bibliographie non exhaustive de Jean-Paul Alègre :** *Très Saint Père* (2022) ; *La chorale* (2019) ; *Le tourbillon de la grande soif* (2018) ; *Un drôle de plongeur* (2018) ; *La Ballade des planches* (2015) ; *Moi, Ota, rivière d'Hiroshima* (2015) ; *Le Palais des cinq sens* (2014) ; *Jeux de planches* (2014) ; *Agnès Belladone* (2014) ; *Côté Courtes* (2012) ; *Deux tickets pour le Paradis* (2009) ; *Lettres croisées* (2009) ; *La Maladie du sable* (2008) ; *Histoires à lire debout* (2007) ; *Duo Dom-Tom* (2007) ; *Théâtregrammes* (2005) ; *C'est nous les loups* (2004) ; *On a volé la lune* (2004) ; *Fantaisies potagères* (2003) ; *Jeux de piste* (2002) ; *Contact extrême* (2001) ; *C'est Jean Moulin qui gagné* (2001) ; *Le palais des cinq sens* (2000) ; *Vol 2037* (1999) ; *L'homme qui buvait les projecteurs* (1999) ; *Blanche Maupas, l'amour fusillé* (1998) ; *Comment le grand cirque Traviata se transforma en petit navire* (1993) ; *L'homme du Gave* (1993) ; *La vie commence au théâtre* (1993) ; *Les cinq dits des clowns au Prince* (1991) ; *Ecoute le bruit de la mer* (1990) ; *Le dissident Havclav* (1990) ; *Bureau des réclamations* (1990) ; *Léon et Léa* (1990) ; *L'homme en colère* (1990) ; *Sur un plateau* (1990) ; *Conclusion* (1990).

## Une représentation quelque peu retardée

*Château de Villemont, Auvergne, août 1707.*

— Palsambleu, quel malotru !

— De qui parlez-vous, Monsieur ?

— Mais de cet olibrius qui se prétend dramaturge, voyons. Je rage !

— Il ne faut point vous mettre dans une complexion pareille pour si peu, et puis...

— Si peu dites-vous ? Si peu... Ah, mais mon cher ami l'on voit bien que ce n'est point de votre mariage dont il est question, sinon vous seriez comme moi, en proie au plus vif courroux !

En effet, monsieur de Chauvigny, troisième vicomte de Villemont, paraissait dans tous ses états. L'ordre de ses vêtements en était quelque peu dérangé et sa perruque chavirée. La chaleur qu'il faisait en ce torride mois d'août 1707 n'arrangeait rien. Sûr, de mémoire d'homme on n'avait vu un ciel se maintenir bleu tant de semaines d'affilée ! Sur des lieues aux alentours de Riom, la campagne en était réduite à un grand champ couleur paille, partout on n'apercevait qu'herbe et cultures brûlées, et les arbres viraient déjà à l'automne. Dès le matin, le soleil dardait ses rayons avec obstination et aucune goutte de pluie n'était venue soulager cet état de fait depuis au moins deux lunes.

Le vicomte n'appartenant ni de près ni même de très loin à la famille royale, son habit n'était pas fait de brocart. Il n'avait pas le droit de porter cette étoffe tissée de fils d'or ou d'argent. Non, sa redingote et ses culottes étaient confectionnées dans un velours foncé très épais, de qualité, mais du plus chaud qui soit. Des bas blancs de coton et des souliers noirs, fermés et à talons, agrémentés des incontournables et foisonnants rubans carmin, complétaient sa tenue. Il était donc bien aisé d'imaginer l'état de ce malheureux, le rouge au front et la sueur ruisselant abondamment sous la masse des boucles de l'édifice dont son perruquier était si fier. Le mouchoir en batiste, venu directement des mains de dentellières des pays de Flandres et dont il se servait pour tenter de s'éponger, en était trempé. Sous son gilet brodé, sa chemise de soie collait visiblement à sa peau et le fard, dont il usait toujours un peu trop généreusement, avait coulé le long de ses joues. Nonobstant le respect dû à son rang, ce cher vicomte aurait pu grandement prêter à se gausser !

Oui, ce pauvre monsieur de Chauvigny, il était bien à plaindre ! Enfin, pauvre,

c'était juste une façon de parler. Sa fortune s'étalait ostensiblement dans chaque détail de sa parure, de celles de ses gens, de ses biens, de ses attelages, de ses armoiries et évidemment de son château. Il avait de plus sa place à Versailles, la superbe résidence habitée depuis une vingtaine d'années par Louis XIV et son entourage. Il faisait partie de la Cour, cette assemblée fluctuante qui suivait le roi partout dans ses périples, même à la guerre. Toutefois, cela dépendait du rang, le vicomte n'était point situé tout en haut de l'échelle des distinctions, loin de là. Ce qui lui évitait par ailleurs d'être obligé de loger au palais, dans un de ces petits appartements qu'on se devait de partager avec plus ou moins de bonheur entre favoris, plus souvent sans qu'avec d'ailleurs. Mais, en tous cas, une « invitation » que nul ne pouvait refuser ! Il préférait grandement être maître en sa demeure, le château de Villemont, où la vie quotidienne était bien plus agréable qu'en cette Cour au sein de laquelle tout était réglé par l'étiquette, qui précisait jusqu'à l'ordre d'arrivée dans les pièces, le déroulement chronologique de chaque journée et les habits que l'on se devait de porter. Sans compter que, sous ses apparences majestueuses, Versailles était l'un des lieux les moins propres du royaume. Les courtisans se soulageaient régulièrement sous les escaliers ou derrière les portes du palais ! L'été c'était à chaque coin de bosquet et s'en suivait une puanteur permanente, même dans les jardins. Franchement, le vicomte n'y aurait habité que contraint et forcé. Non, en fait, il était juste là où il souhaitait être, convié à certaines cérémonies, une ou deux fois par an dans une des maisons royales, à des fêtes, des représentations de théâtre et de danse, des concerts dans les Grands Appartements, à quelques chasses dans les domaines royaux. Il avait même l'autorisation de jouer aux jeux de hasard et d'argent et n'avait pas besoin, comme certains roturiers ou gens de plus petite noblesse, voire du peuple, de faire la queue à l'entrée du palais. Dans une journée il pouvait arriver qu'ils soient plus de mille à vouloir ainsi passer les grilles !

Mais pour l'heure, il était tout de même bien à plaindre, il fallait le reconnaître. Son ami, le seigneur de Chanteloup, le regardait s'agiter, médusé. Monsieur de Chauvigny, Louis-Alexandre pour les très intimes, enlevait et reposait à intervalles réguliers son imposant chapeau orné de grandes plumes vertes, ne sachant s'il devait profiter de sa protection ou s'en servir d'éventail. Tout en parlant, il secouait de l'autre main et avec véhémence sa canne d'ébène au pommeau d'ivoire et d'argent, gravé à ses initiales et aux armes de sa famille. La colère est mauvaise conseillère dit-on, et celle qui le tenait le faisait gesticuler en tous sens sur le perron de l'entrée principale de sa demeure, sous un soleil qui était à son zénith et là où ses rayons étaient les plus ardents, c'est à dire devant la

façade orientée plein sud ! Alors que s'asseoir à l'ombre ou dans la fraîcheur d'une des nombreuses pièces de son château eut été plus propice à faire retomber sa température, au propre comme au figuré. Cela l'aurait sans doute aidé à reprendre un peu son souffle. Au lieu de cela, sous les effets de la canicule, ses idées caracolaient de plus belle ! D'ailleurs peu de gens se risquaient dehors, encore moins les animaux : les poules noires si typiques de ce pays, les oies et les canards de la ferme toute proche, si enclins de coutume à traîner dans le jardin à la française, avaient pour ainsi dire disparu ; aucun chat ne courait sur les toitures et aucun chien n'aboyait après un quelconque gueux. Même les coqs étaient muets. Le désert et le silence. Enfin, le silence, non, pas tout à fait, car deux charpentiers montaient une estrade en bois au bout de la cour principale et leurs coups de marteaux résonnaient d'autant plus fortement dans ce calme peu habituel. À ces bruits faisaient écho leurs ahanements de douleur à travailler par si forte chaleur.

Et puis, il y avait les vociférations de monsieur de Chauvigny, qui continuait à gesticuler. Une vraie pantomime !

— Rendez-vous compte, sous prétexte de me divertir quelque peu avant le jour prévu de mon union avec mademoiselle de Fontanelle, ma très chère Adélaïde, ce moins-que-rien avait décidé de me présenter son œuvre après l'office des laudes. Je m'en réjouissais par avance, comme vous pouvez vous en douter. Ah bah vraiment, si j'avais su quelle sinécure ce serait ! Tous ceux de mes gens que j'avais autorisés à y assister se sont gaussés sans plus finir, du début à la fin, certains même en ont pleuré ! Quelle honte ! Rit-on en regardant une pièce de monsieur de Racine ? Je vous le demande, Chanteloup, rit-on ainsi, à gorge déployée et sans aucune retenue ?

— Non certes, je ne le pense point, mais Jean Racine était un tragédien. Votre auteur est probablement d'un autre genre et...

— Auteur, auteur, il ne mérite même point ce nom !

— Comme vous voudrez cher ami, mais par pitié calmez-vous, vous me donnez encore plus chaud que le soleil lui-même à vous prendre ainsi de colère. L'ire est fort mauvaise pour le tempérament, vous le savez sans doute. Vous allez tomber en pâmoison si vous continuez de la sorte.

— Ah, mais vous-même seriez pris de courroux à moins ! Mes invités, dont vous êtes, je vous le rappelle, attendent de ma part une réception digne d'eux. C'est que certains sont de haut rang je vous prie de le croire. Je leur ai promis un beau moment de théâtre avant le feu d'artifice prévu une fois la nuit tombée, non point un ridicule divertissement de rue ! Non, vraiment, de qui se moque-t-on ?

— Mais savez-vous que si cette représentation est une comédie, il est normal que l'on rie en la regardant ? Surtout si elle est bien écrite.

— Mais je ne veux point de cela moi ! Une comédie... une histoire tout juste bonne à être jouée par des saltimbanques et devant un parterre de spectateurs grossiers... pfff et puis quoi encore ?

— Vous qui fréquentez quelque peu Versailles, vous êtes pourtant bien au fait que notre roi lui-même adore assister à une pièce de feu monsieur Molière et qu'il rit avantageusement de ses *Fourberies* et *tutti quanti*. Comme toute la Cour d'ailleurs.

— Le roi ! Le roi ! Bien évidemment il aime ce qu'il veut et il admire qui il veut, il est le roi ! Et si les comédies de ce Jean-Baptiste Poquelin lui plaisent, grand bien lui fasse. Mais enfin, il n'est point de bon ton pour un gentilhomme de mon rang de se prêter à ce genre de farce. Quant aux courtisans, vous savez fort bien ce que j'en pense. Sa Majesté dirait « jetez-vous dans le feu » qu'ils s'y précipiteraient à la minute, la tête la première, sans montrer plus d'entendement que les carpes des bassins de Versailles. Bref, j'ai ordonné à ce scribouillard de modifier son écrit, mais voilà qu'il s'y refuse, le bougre !

Après un long moment de silence, que le sieur de Chanteloup n'osa interrompre, et ayant sans doute assez viré sur lui-même, le vicomte fut pris d'une nouvelle impulsion. Il s'avança brusquement à grandes enjambées vers les charpentiers et leur ouvrage. Ils avaient assez bien progressé, la scène prévue pour le spectacle avait été entièrement montée sur des pilotis, une rambarde de bois en délimitait déjà le pourtour. Ils achevaient la construction du dais qui soutiendrait la grande toile venue spécialement de Jouy, rien n'étant trop beau pour le mariage d'un Chauvigny. Ce dernier se mit à hurler :

— Arrêtez ! Arrêtez tout !

Les deux hommes et leur petit ouvrier, presque un enfant encore, tournèrent la tête à ces cris. Ils n'avaient pas bien entendu, à peiner les oreilles si près de leurs outils. Mais le vicomte insistait.

— Arrêtez-vous, vous dis-je ! Êtes-vous sourds que je vous vois continuant ?

— Mais, Monsieur, sans vouloir vous contrarier, nous avons déjà bien du retard à ne pouvoir œuvrer correctement par ce temps à assommer un bœuf, et...

— Morbleu, allez-vous m'obéir à la fin ! Je veux que vous me démontiez tout cela sur-le-champ, et qu'il n'en reste point un seul éclat de bois, une seule semence, ni même une seule trace au sol. Je vous réglerai tout votre dû une fois cela fait, mais n'y comptez point avant, pour sûr ! Tout, vous m'entendez, vous